



HÉLÈNE DELÉPINE



ROMAIN RUIZ-PACOURET



LISE STOUFFLET

Expositions

du 31 octobre 2021 au 16 janvier 2022

Abbaye Saint André - Centre d'art contemporain - Meymac

Conception, organisation, réalisation

Caroline Bissière & Jean-Paul Blanchet,
assistés d'Églantine Bélêtre

Communication et conception graphique

Céline Haudrechy

Régie Laurence Barrier, Teddy Duffort, Vincent Farkas,
Nuno Lopes Silva, Jean-Philippe Rispal, Maxime Thoreau

Médiation Jean-Philippe Rispal

Accueil Mathilde Lanier

Photographies © Aurélien Mole

Remerciements aux artistes et aux prêteurs

Place du bûcher

19250 Meymac

05 55 95 23 30

www.cacmeymac.fr

Facebook : [cacmeymacabbaye](https://www.facebook.com/cacmeymacabbaye)

Instagram : [cac_meymac](https://www.instagram.com/cac_meymac)

Ouvert du mardi au dimanche, de 14h à 18h

Fermetures exceptionnelles :

24, 25, 31 déc. et 1^{er} janv.

Payant



ROMAIN RUIZ-PACOURET

Né en 1986 à Paris, il vit et travaille à Sète / Diplômé de l'Institut supérieur des arts de Toulouse, il a participé à l'édition « Première » en 2013 / www.romainruizpacouret.tumblr.com



3



1



2



4

Proposer des espaces de recollement de la pensée avec la nature.

La société d'aujourd'hui déstabilisée par ses propres pratiques, décollée d'un réel qu'en même temps elle magnifie, rêve d'un recollement dans un air pur avec une nature préservée riche de sa diversité. Le sauvage et les espaces verts la fascinent. Dans le même temps, la science, la technique et ses avatars numériques servent de boussoles et de moyens pour satisfaire ses aspirations immédiates.

Le travail de **Romain Ruiz-Pacouret** illustre cet appétit paradoxal. Il y répond par leur dépassement, en nous proposant des espaces inclusifs dans lesquels il combine ou juxtapose vues de la nature et constructions de l'esprit matérialisées sous la forme de dessins géométriques à structures complexes, d'objets qui ont servi d'excipients pour l'intellect, de symboles religieux ou de supports divinatoires.

Sa proposition plastique se présente comme un environnement. Les couleurs dont il recouvre les murs sont choisies en fonction de l'architecture du lieu et de la circulation de la lumière. Elle approche le concept d'œuvre immersive. L'espace est conçu comme une totalité que souligne sa quasi monochromie, où des dessins muraux et d'autres sur papier jouent le rôle albertien de la fenêtre, ouvrant vers des ailleurs.

Par ce qu'il est issu de la main, dans le prolongement direct du mental, le dessin

est pour Romain Ruiz-Pacouret un outil de projection.

Ses peintures murales, proches du dessin, offrent au regard des pans de nature libre ou artificialisée.

La majeure partie des dessins réalisés sur papier, représentent des constructions géométriques, sphères, pyramides, tores ou polyèdres convexes, qui extrapolent la forme du dodécaèdre romain dont on soupçonne aujourd'hui les fonctions religieuses et divinatoires. Ces structures surdimensionnées sont posées comme des ovnis, dans un univers composite où la végétation domine.

D'autres tels que *Percée n°1,2,3* (1) présentent dans un rapport inversé, des pans de nature sauvage qui sont comme accrochés, ou qui surgissent d'un fond géométrisé de lignes qui se croisent ou forment un damier.

Dans tous les cas, ces productions de la logique, de la géométrie et des mathématiques semblent déborder vers la science-fiction, un autre mode (matiné d'émotion) pour la pensée rationnelle de penser le futur.

Les dessins, muraux ou sur papier, sont souvent portés par une grille en arrière-plan, partiellement apparente que complètent des pavages et des éléments d'architectures reproduits selon les préceptes perspectivistes.

La précision du trait renforce leur caractère à la

fois fascinant et intrigant. On y découvre dans le dessin *Une Porte ouverte* (2), le mazzocchio peint et dessiné de nombreuses fois par Paolo Uccello fervent de mathématiques et de géométrie perspective. La fresque aux palmiers (*Untitled garden* (3)) évoque les constructions spatiales peintes de Piero della Francesca et ses recherches de la cité idéale. On y retrouve le fini descriptif des dessins de l'encyclopédie ou des architectures raisonnées de Nicolas Ledoux, dont l'utopisme outrepassé flirtait avec l'ésotérisme et le culte de l'Être suprême.

Le traitement (encre, pierre noire, crayon, mine de plomb ou fusain) en noir sur blanc des dessins sur papier, l'ombrage hachuré des volumes et par contraste la restitution griffonnée des feuillages, donnent à l'image un semblant stylistique qui fait penser aux gravures de la fin du XVIII^e et d'une large part du XIX^e siècles. Comme si l'artiste voulait, à notre époque où la dystopie l'emporte comme clé de lecture, diriger notre regard vers ces périodes prolongeant la pensée des lumières, alliant Voltaire et Rousseau, où se développe la méthode scientifique, la démarche expérimentale et la technologie, encourageant les entreprises utopistes, en même temps que fleurissent des courants spiritualistes, voire ésotériques. Sans qu'il soit dupe de leurs échecs ou de leurs limites.

A preuve *Perspective corporum regularium* (4), dessin d'une pyramide (symbole ascensionnel de la synthèse de l'individu et du collectif, de la croyance et de la raison) renversée, dont la pointe est fichée dans le sol, comme si elle était

une fusée retombée.

Romain Ruiz-Pacouret souhaite pourtant nous évader du monde d'aujourd'hui à l'horizon incertain pour nous entraîner avec lui vers des ailleurs. Au moins nous inciter à prendre nos distances avec un quotidien qui ne le fait pas ou plus rêver.

Conjuguant passé et futur, il semble nous suggérer qu'un monde où la science et la raison retrouveraient le contact perdu avec la nature, redonnerait au monde un équilibre qui donne envie de s'y réinvestir plutôt que de s'en retirer. Le croit-il ?

La nature et son exubérance végétale, est sa piste principale. Mais elle est encombrée d'artéfacts et d'une grille de lecture qu'il faudrait déconstruire !

L'autre voie se situerait ailleurs, peut-être dans un cosmos imaginaire, plus certainement dans un espace mental où la raison rejoindrait la spiritualité, voire la pensée magique.

La seule « fresque » de pure nature dans cette exposition (5), nous montre un sentier grimpant le long d'une falaise. La touche est embrumée comme si le dessin n'était que la projection d'un souvenir.

Elle est à l'image du travail de l'artiste qui développe et nous entraîne dans un cheminement méditatif.

Jean-Paul Blanchet